

Sommaire

Introduction Sur les traces de Medhananda	1
1. L'enfance et les icônes de la mémoire	7
Les icônes de la mémoire – Aléthéia, l'inoubliable	7
Rencontre avec la lumière	8
Escapade	10
Être et devenir	13
Fritz? – Non!	13
Totems et archétypes	14
Le temps des mammouths	19
La Princesse Koun-Aï	21
Grâce animale	24
2. L'adolescence et la vie d'étudiant	27
Le Saint	27
Un moment inoubliable	27
Le jeune moine derrière le jeune homme	28
Le volontariat	28
La vie d'étudiant	31
Un cas de seconde vue	31
Le jeune juge	33
En route pour Tahiti	34
3. Moorea et le yoga de la montagne percée	35
Au pied de Mouaputa	35
Vestiges de l'âge de pierre	36
La vallée des ombres	37
Te Ana Vava	41
Le Roi	43

Le palais de la grande pierre noire	45
L'arbre	49
Quand toute rencontre est un jeu	49
La reine	50
Le cacatoès blanc	53
La Beauté	54
Le yoga de l'océan	54
L'éducation	57
L'épée de Roland	58
La grande justification	61
4. Les Îles Marquises	63
L'art des Marquises, une forme d'écriture	63
Bain de lumière	66
5. En temps de guerre	67
Le policier	67
Prisonnier de guerre	68
La nacre	68
6. « La Mère »	71
La première semaine	71
7. Méhétia	83
L'île	83
La paix	86
Les nuits océaniques	89
Une relation de l'âge d'or	90
Extraits du journal écrit à Méhétia	91
Un silence vivant	92
8. À l'Ashram de Sri Aurobindo	93
Correspondance au nom de la Mère	93
Une exposition consacrée à la Chine	94
Ananda Lahari	94

L'hymne interrompu	94
Une occasion manquée	97
Le temple-rocher	98
La fin d'une nuit	99
De retour parmi les hommes	99
L'équanimité, notre fondation	100
Paroles de la Mère	100
9. Pour que les portes s'ouvrent	103
Le don du Tout	103
Le papillon	103
Samadhi	104
Elle	105
Les nébuleuses roses	105
Les boutons	106
La planète de Sri Aurobindo	110
Message bien reçu	111
La réalisation suprême	112
Et son couronnement	117
10. La Connaissance ne peut jamais être perdue totalement	119
Le Yoga des caresses	119
Cette vie-ci	120
L'Asura transfiguré	120
L'Homme-étoile	121
Le bateau de la Mère	122
L'Éternité, la Bien-Aimée	125
Célébrations	125
Permanence de l'ancienne Égypte	126
Un message complet en lui-même	129
Glossaire	133
Les auteurs	149

Les astérisques [*] dans le texte renvoient aux explications du glossaire.
 Les alinéas en italique sont des ajouts d'Yvonne Artaud
 (ou de Medhananda).

La Beauté

Quand on voit une belle chose, on peut le supporter. Mais quand la beauté est partout où l'on regarde, comme cela m'est arrivé devant certains paysages à Moorea, on est à l'extrême limite du supportable. Cela est douloureux.

Un jour, dans un petit bateau que je prenais tous les deux mois pour aller faire des courses à Tahiti, tout était si beau que je voulais quitter mon corps. Pourtant le capitaine était un vieil alcoolique, le vieux bateau était en très mauvais état et le moteur diesel menaçait de nous abandonner en pleine mer, n'importe quand, pendant les trois heures que durait le voyage. Mais la lumière du soleil inondait tout, chaque vague portait une couronne blanche au sommet des vallées violettes qui révélaient les profondeurs maternelles de l'océan.

Ce contraste entre les crêtes des vagues, brillantes comme neige, et les profondeurs d'ébène (comme dans l'histoire de Blanche-neige), était déchirant. Des années plus tard, c'est encore là, en moi, encore les mêmes paysages, les mêmes montagnes, les mêmes vagues, le même capitaine.

Le yoga de l'océan

Pourquoi aime-t-on l'océan? On dirait une grosse bête qui respire. Il respire, en fait, il s'aère lui-même. Le bruit qu'il fait ici, est différent de celui de la Méditerranée, ou à Biarritz, ou même dans les îles Tuamotou. Le Pacifique est infini. Vous pouvez le voir sur un globe terrestre, il recouvre un hémisphère entier.

Quand on vit en contact constant avec lui, il vaudrait mieux dire «avec elle», on développe un mouvement en sa direction qui est le même qu'en suivant un yoga. Elle m'a appris à respirer. Elle m'a appris ce qu'est le don total de soi. Elle est notre mère, et l'a toujours été. Elle se donne elle-même dans notre sang. Sans elle, il n'y aurait pas eu de vie, la vie n'aurait pas été possible : elle l'a protégée et l'a aidée à se développer. Elle est en toute chose, elle harmonise et équilibre toute chose. Elle contient tous les rythmes, le rythme de la

respiration, les rythmes de la nuit et du jour, de la lune, des saisons, des années. Tous les habitants de la mer sont ses enfants, des minuscules poissons vivant dans les bas-fonds jusqu'aux monstres. Toutes les îles lui appartiennent, elles se souviennent toutes d'elle constamment, et dans leur sommeil, elles vibrent en sentant la présence de leur mère tout autour, elles viennent d'elle, et retourneront à elle un jour. À son contact, on est forcé d'apprendre le don parfait de soi, l'abandon complet. Aussi longtemps que l'on ressent de la peur, elle est terrible, mais dès qu'on se donne à elle, elle devient douce, comme une vraie mère. Aucune maman ne peut caresser son enfant comme elle le fait, le soigner et le chérir comme elle le fait. Personne ne sait comme elle, jouer aux jeux les plus merveilleux. Elle révèle richesses sur richesses. On devient vaste comme elle, éternel comme elle. Elle est partout souveraine : là où l'eau est complètement claire et lumineuse, et dans les profondeurs où les créatures n'ont que leur propre aura pour éclairer leur route.

Si on se laisse porter complètement, si on s'abandonne totalement, chaque vague vous porte avec une délicatesse infinie. Mais quand on est perdu au milieu de l'océan, s'il y a la moindre revendication, la moindre révolte, on est perdu. Si on veut aller dans une direction particulière, alors on est fini. Si on veut se reposer alors qu'elle a envie de jouer, on est fini.

C'est la même chose avec le yoga : on ne doit pas désirer aller dans une direction définie, ni se battre, ni lutter... on doit se laisser porter complètement, s'abandonner sans la moindre résistance, sans la moindre demande, totalement. Si on la moindre volonté séparée, la moindre plainte, on est fini. Mais si tu rends les armes, le courant t'amènera là où tu dois aller... exactement là où tu voulais aller. Ce n'est pas l'inertie d'un cadavre... cela doit être un don de soi conscient, volontaire et joyeux. Il ne devrait y avoir aucune résistance, pas une cellule du corps, pas un seul mouvement subconscient ou inconscient, pas la moindre résistance, même inconsciente, ou bien tu es fini. Pourquoi s'accrocher aux choses ? Dans l'éternité du devenir, il n'y a rien à quoi s'attacher. Si tu veux garder quelque chose, ton individualité séparée, ce n'est pas possible : tu dois tout abandonner. Et dans tous les cas, un jour, la vague emportera tout.

Il faut voir les tahitiens nager, complètement détendus. Ils ne font aucun effort, ils ne luttent jamais ; ils glissent dans l'eau. Quand

ils voient un européen nager, ils se tordent de rire en le voyant faire tous ces mouvements, comme une grenouille, et donner des coups de pieds à sa maman.

Dans les îles, il n'y a pas de vieux bateaux. La mer les prend toujours. Il y en a toujours un qui ne revient pas. Et parmi les passagers, les Chinois et les Européens reviennent rarement, alors que les indigènes trouvent le plus souvent un courant qui les porte vers une île en quelques heures, en un jour ou en trois jours. Vous ne devez pas avoir la moindre appréhension. Il vous faut apprendre à nager comme eux. Sinon, vous voyez un mur d'eau s'élever devant vous, quelque chose qui vous attrape par la nuque et vous fait plonger tout au fond ; cela vous ramène à la surface pour un instant, juste le temps d'une inspiration, et vous replonge à nouveau... jusqu'à ce que vous ayez compris.

Quand on n'a plus peur du tout, quand on s'abandonne complètement, alors ce qui semblait terrifiant et même hostile, se fait tout doux et joue avec vous. Cette immensité ne fait plus peur. C'est vraiment une relation personnelle qui s'établit.

Je me rappelle quand la petite Christa, six ans, est arrivée de France. J'étais allé la chercher, sur son grand bateau. Nous avons pris un petit caboteur pour rejoindre notre île. Ce jour-là justement, il y a eu une tempête. Dans ce cas, les vagues sont bien plus hautes que le bateau. Et de toutes façons, le bateau est si chargé que l'eau affleure sur le pont, et le bateau est alors plutôt sous l'eau que sur l'eau... Les vagues passent continuellement par-dessus. Mais il est en bois et prend bien les vagues et la cabine est bien fermée. Si vous êtes sur le pont, il faut se cramponner. Il n'y a rien de plus beau que les vagues pendant la tempête ; cette force et ces couleurs, allant du noir de jais au blanc de l'écume, et toutes les teintes possibles de vert et de bleu.

J'avais Christa contre moi, sous mon imperméable. Je sentais qu'elle avait peur. Elle avait envie de pleurer. Elle était toute crispée. Mais à la fin, peut-être à bout de fatigue, elle s'est détendue brusquement, elle s'est abandonnée, et au lieu d'avoir peur, les vagues la faisaient rire... et on s'est bien amusés tous les deux.

Les Européens, désirant assurer un service régulier, et des horaires fixes, ont envoyé un vaisseau dont la carlingue était en acier, et à sa tête un capitaine au long cours. Le bateau ne revint

jamais de son voyage inaugural. On peut le voir encore : la mer l'a pris et l'a déposé hors de l'eau sur un récif où il est toujours. Une autre fois, un navire de recherches hydrographiques est venu pour établir des cartes plus précises des îles. Lui aussi s'est échoué dans un lagon. On peut toujours l'y voir. Et dans la maison du chef de cette île, il y a quelques jolis fauteuils en osier et des meubles en acajou provenant de ce bateau.

Il est impossible de s'imaginer l'immensité du Pacifique, et la petitesse des îles. Vous pouvez passer tout droit à travers un archipel, sans en apercevoir une seule. Le premier bateau européen a traversé l'océan sans voir une seule île. D'autres allèrent d'île en île, portés par les courants. Mais même d'une île à une autre, la distance est énorme.

Quand on voyage d'île en île, si on pense que le bateau peut se briser, et qu'on risque d'être emporté, c'est parfaitement possible. Si vous avez peur de perdre quoi que ce soit, vous n'arriverez jamais à destination. Ce n'est que si vous laissez tout tomber, que vous pouvez vivre dans un sentiment de sécurité totale, que rien ne peut vous arriver, et même si vous tombez à l'eau, cela ne peut être que dans les bras de votre maman.

L'éducation

Quoi que ce soit qu'on enseigne aux enfants, cela provoque une cristallisation, cela crée l'impression de déjà vu, du connu : un désenchantement. Ils perdent leur capacité à voir les choses directement, d'une façon individuelle et unique.

L'éducation pratiquée comme elle l'est de nos jours va exactement à l'encontre de la vérité. Pour le très jeune enfant, chaque perception est une découverte, un émerveillement. Son temps biologique est très différent du nôtre. Pour lui, ramper de la salle-à-manger jusqu'à la cuisine est une expédition, qui dure très longtemps et l'expose à de nouvelles sensations, sur des surfaces qui sont douces, rugueuses, dures... je me souviens encore de cette expérience. Ensuite, l'adulte perd sa sensibilité. Mais à chaque fois que nous nous incarnons, nous prenons un corps complètement neuf, un vital enthousiaste et

un mental tout vierge, qui expérimentent chaque chose comme si c'était la première fois. Voilà comme nous devrions voir les choses, et l'éducation devrait aller dans cette direction-là.

À l'époque où nous avons installé l'eau courante dans la maison de Moorea, notre fille Véro avait trois ou quatre ans. « Installer l'eau courante », cela signifie capter une source dans la montagne, en installer plusieurs centaines de mètres de tuyaux et quand c'est fait, on ouvre le robinet, et l'eau jaillit ! J'ai une photo de Véro découvrant ce robinet. C'était la plus merveilleuse chose au monde, vous l'ouvrez et l'eau s'écoule !

Nous devrions toujours voir un robinet comme ça, comme si c'était la première fois. Cela s'applique à tout ce que l'humanité a découvert ou inventé. Il faudrait voir ainsi toute chose. Même le bacille du choléra, le chercheur qui l'a découvert a dû ressentir cette intimité, cet émerveillement, celui du premier regard.

L'épée de Roland

Quand mon fils Jean-Pierre était enfant, il rêvait très souvent de Durandal*, l'épée de Roland. Je lui avais raconté l'histoire, lui avait dit que l'épée était restée plantée dans le rocher et qu'elle y était toujours. La nuit, il rêvait qu'il l'avait dans les mains. Mais le matin, elle n'était plus là. Je lui ai conseillé de la tenir très fort.

Un matin, nous l'avons entendu hurler : « Je la tenais, et elle est partie ! » Il n'avait pas vraiment envie d'aller faire ses études en France, il n'avait que onze ans alors. Mais il est parti malgré tout, pour aller chercher l'épée de Roncevaux. Il y est vraiment allé, ce n'était pas très loin de l'endroit où il vivait. Il y est allé plusieurs fois.

Ce n'est qu'en venant à l'Ashram qu'il a compris que tout cela était symbolique, que c'est l'épée de la discrimination, qui ouvre la matière, et dévoile le Un caché à l'intérieur.

[Après avoir vu Véro et Jean-Pierre, qui restèrent six mois à l'Ashram de Sri Aurobindo, sur la route qui les menait de la France à Tahiti, la Mère dit à Medhananda : « Tu as bien élevé tes enfants ! »]



Enseignement spontané à la Bibliothèque Sri Aurobindo.

Extrait du livre *[Sur les rives de l'infini](#)*
© 2024 Liberating Symbols Publishing